

de les voir étendus par terre ou sur les colis, gémissant, geignant, et... je vous fais grâce du reste. Ces pauvres pêcheurs, balancés à cœur de jour dans leurs petites barques au grand large ne sont point incommodés; mais à peine ont-ils mis le pied sur un navire qu'ils sont pris du mal de mer; c'est assez singulier. Ils auraient par ailleurs une prédisposition particulière au terrible mal; leur régime alimentaire se composant à peu près exclusivement de morue, le phosphore dont ce poisson est riche leur serait funeste.

Mais si la morue les dispose au mal de mer, c'est encore elle qui leur en fournit l'antidote; il faut les voir suçant à qui mieux mieux des queues de morues salées pour soulager leur malaise. Le remède ne paraît pas très efficace. Un d'entre eux est sur le point de rendre l'âme, tant il fait des efforts surhumains pour faire évacuer son estomac. Le Père Odoric accourt avec une pharmacie dont il s'est pourvu à Québec, et administre au moribond un *sedlitz* de première classe. Le pauvre diable... n'en mourut pas, mais continua ses efforts héroïques pour rendre ses pieds.

Mon aimable compagnon de voyage a pris le bon moyen de tenir à distance le mal de mer. Partant sans doute de ce principe qu'il en est de ce mal comme des tentations, qu'on surmonte en se tenant occupé, dès que le bateau fut sur ses ancres il réquisitionna toutes les lignes et les cordages du bord et se mit à faire la pêche aux goélands, à la morue et à "toutes autres espèces de poissons que la mer produit", mais qu'elle ne lâche pas toujours volontiers, n'est-ce pas, cher Père? Les goélands se moquèrent des appâts qu'il leur tendit, devant le fer sous le pain, et les morues aussi. Seul, un goulu crapaud de mer se laisse soulever à la surface des flots — histoire de prendre l'air — et redescendit aussitôt au fond de l'abîme. Et la journée s'écoule de la sorte. Le soir arrive enfin; nous y avons hâte, car le bateau lèvera l'ancre pendant la nuit; la mer qui *calmit*, le vent qui tourne au nord permettront la manoeuvre. Je me mets au lit avant le départ, afin que le tangage et le roulis me trouvent endormi. Sans quoi...

Je dors vaille que vaille. Le navire stoppe au large de Chlory-dorme, et sur le matin au large de la Rivière-aux-Rensrds. Il pleut toujours et la brume est dense. A 8 heures et demie, comme nous laissons l'Anse-au-Grisfond, la brise du nord qui décidément souffle éclaircit le ciel, et le soleil se montre à travers les nuages; la journée du samedi s'annonce belle; dans la lumière les dénivelés des montagnes dont est bordée la côte gaspésienne rutilent et se teignent de toute la gamme du vert, de l'émeraude au glauque.

Au loin, à vingt milles peut-être, nous apercevons le phare du Cap Rosier, et par derrière, lui faisant fond et paraissant lui toucher, un roc perpendiculaire très élevé. A mesure que le navire avance le roc s'éloigne et se transforme en une longue muraille fermant une baie; sa pointe extrême vers la mer est bien à huit ou dix milles du phare; son autre extrémité est prolongée vers la terre par les courbes gracieuses de collines qui meurent sur la grève comme des vagues.